

LITTÉRATURE

**DU KALEVALA,
DE LA POÉSIE POPULAIRE FENNIQUE...
ET D'UN TOURANGEAU INATTENDU**

Jean-Luc MOREAU*

RÉSUMÉ

Le *Kalevala*, composé par Elias Lönnrot à partir de poèmes populaires de tradition orale, donna une impulsion décisive au développement de l'identité finlandaise et contribua à la promotion du finnois comme langue nationale. L'authentique poésie populaire « kalévaléenne », publiée dans les 34 volumes des *Vieux Poèmes du peuple de Finlande*, contient également des textes postérieurs à l'arrivée du christianisme et que Lönnrot n'a pas inclus dans son épopée. Bien que la Réforme se soit efforcée d'éliminer toute trace de l'Église romaine, certains perpétuent le souvenir d'hagiographies, légendes et coutumes catholiques. Le nom de Martin de Tours y apparaît çà et là dans des dictons météorologiques et des chants traditionnels, mais occulté, pour le commun des fidèles, par celui de Martin Luther.

SUMMARY

The *Kalevala*, compiled by Elias Lönnrot from oral poetry, gave a decisive impetus to the development of Finnish identity and contributed to the promotion of Finnish as a national language. The genuine « kalevanean » folkpoetry, published in the 34 volumes of the *Old Poems of the Finnish People*, contains many pieces, dating from after the arrival of Christianity, which Lönnrot did not include in his epic. In spite of the Reformation, which tried to eliminate everything connected with the Church of Rome, some of them refer to Catholic hagiographies, legends and customs. The name of Martin of Tours appears here and there in meteorological sayings and in traditional songs, but the saint himself, overshadowed by Martin Luther, has been forgotten by ordinary people.

* Membre de l'Académie de Touraine.

Rappelons d'abord que le finnois appartient au sous-groupe dit « fennique » des langues finno-ougriennes ; que ce sous-groupe comprend aussi l'estonien ainsi que plusieurs langues récemment éteintes ou en voie d'extinction : le live, le vote, l'ingrien, le vepse. Leurs locuteurs, il y a quelques siècles encore, occupaient sans solution de continuité les territoires situés autour du golfe de Finlande ; *Neva* est par exemple un mot finnois – il signifie « marécage ».

Dès le Moyen Âge, la région se trouve sur l'une des lignes de fracture de l'Europe, celle qui sépare Rome de Byzance, l'Église romaine de l'Église orthodoxe. La Finlande telle que nous la connaissons n'existe pas, mais ses rivages sont déjà fréquentés par des soldats, des marchands, des missionnaires venus tant de l'est que de l'ouest. Deux ambitions s'y heurtent que résumeront plus tard deux formules célèbres, l'une de Gustave Adolphe, qui voudra « *faire de la Baltique un lac suédois* », l'autre d'Algarotti mais reprise par Pouchkine, qui, évoquant la fondation de Saint-Pétersbourg, félicitera Pierre le Grand d'avoir ouvert à la Russie « *une fenêtre sur l'Europe* ».

La Finlande, fruit de l'histoire, résulte d'abord de la conquête du nord-ouest de l'espace fennique par la Suède, conquête amorcée au XII^e siècle, effective au XIII^e. La langue de l'Église et de la culture y est alors le latin. Implanté depuis longtemps sur le littoral, le suédois, bien que de plus en plus minoritaire, restera jusqu'à l'aube du XX^e siècle la langue de l'armée, de l'administration, du pouvoir et de la modernité. Le finnois, parlé dans l'intérieur, est alors tenu pour un vulgaire patois. Ce n'est qu'en 1902 qu'il recevra son statut de langue nationale. La Finlande sera dès lors officiellement bilingue.

Les premiers monuments de la langue finnoise remontent pourtant au XVI^e siècle. La Réforme qui partout où elle triomphe entraîne la promotion des langues « vulgaires », amorce l'évolution. L'œuvre fondatrice est la traduction du Nouveau Testament par l'évêque de Turku (Åbo en suédois), Agricola, qui paraît en 1548. Après cette date, la Finlande n'en continue pas moins à faire partie du royaume de Suède et rien ne laisse prévoir l'émergence, encore moins l'émancipation, d'une nation finlandaise.

D'une certaine manière celle-ci sera le contrecoup de la Révolution française, ou plus exactement des guerres napoléoniennes qui vont en découler. En 1809, à Tilsitt, Napoléon et Alexandre I^{er} se partagent l'Europe. L'un et l'autre souhaitent l'affaiblissement de la Suède. Napoléon encourage Alexandre

à faire main basse sur la Finlande. Le tsar, profitant de la faiblesse du pouvoir royal à Stockholm, s'empare du pays.

Son premier geste est un geste d'apaisement : il réunit la Diète finlandaise, il reconnaît et garantit les institutions et libertés du Grand-Duché, auquel il va même jusqu'à rattacher l'isthme de Carélie, arraché à la Suède en 1721. Dans le discours qu'il prononce en français, il déclare que la Finlande est désormais « *élevée au rang des nations* ».

Quelle réponse reçoit-il ? « *Nous ne sommes plus des Suédois, nous ne voulons pas devenir des Russes, nous devons être des Finlandais.* » Profession de foi célèbre prononcée à vrai dire en suédois, mais être Finlandais, pour beaucoup, cela signifiera être Finnois.

Par la religion, la Finlande, luthérienne, se distingue fortement de la Russie. Par la langue de la majorité, par sa culture populaire, elle se découvre peu à peu différente de la Suède.

Nous sommes en plein romantisme. Les idées du *Sturm und Drang*, à commencer par celles de Herder sur la poésie comme « âme des peuples », trouvent un écho auprès d'une poignée de jeunes intellectuels que par dérision certains appelleront bientôt les « fennomanes ». Leur programme : révéler la nation à elle-même en promouvant la langue du peuple, en valorisant son patrimoine, en la dotant d'un passé, d'une histoire, celle-ci fût-elle quelque peu légendaire.

Quand en 1551, dans sa préface au livre des *Psaumes*, Agricola avait, le premier, mentionné Väinämöinen et Ilmarinen parmi les dieux principaux des Häméens (Tavastiens), il s'agissait moins d'exalter la culture des anciens Finnois que de dénoncer leur paganisme. Mais la réprobation a fait place peu à peu à la curiosité. Dès le XVII^e siècle, des contes, des incantations, des chants rituels sont consignés par quelques érudits locaux. Au XVIII^e siècle, des philologues, de véritables savants apparaissent. Les héros du futur *Kalevala* figurent dans leurs ouvrages. S'ajoute à cela que la Carélie, devenue plus accessible après 1809, se révèle un inépuisable conservatoire des traditions, et surtout de cette poésie populaire dont va se nourrir le *Kalevala*. En 1817, Carl Axel Gottlund, polygraphe qui, une dizaine d'années plus tard, publiera lui aussi deux fascicules de poèmes populaires, écrit : « *Si l'on voulait rassembler les antiques chansons finnoises et en former un ensemble organique... on en tirerait un nouvel Homère, ou Ossian, ou un Chant des Niebelungen.* »

L'idée est ainsi lancée d'une épopée nationale égale à l'Illiade et à l'Odyssee. La Finlande attend son Homère. Ce sera Elias Lönnrot.

Né en 1802, la même année que Victor Hugo son parfait contemporain (celui-ci mourra en 1885, celui-là en 1884), Lönnrot n'est pas le fils d'un général d'Empire. Il est d'origine modeste : son père est un tailleur de village. En dépit de ce handicap, il entre à l'Université en 1822. Bien qu'attiré par les lettres, il opte pour les études médicales et soutient, en 1832, une thèse sur la médecine empirique et magique des Finnois. Entre-temps, en 1827, il a composé un mémoire en latin intitulé *De Väinämöinen, priscorum fennorum numine*. En outre, il a entrepris une série de voyages qui l'amènent à parcourir, souvent à pied, des centaines de kilomètres à la recherche de nouveaux poèmes. Au cours de ses pérégrinations, il rencontre de nombreux chanteurs, dont certains lui dictent, pendant plusieurs jours d'affilée, des milliers de vers.

Dépositaires de la mémoire collective, ces chanteurs méritent de ne pas être oubliés. Beaucoup sont restés fameux. Le mot « barde », par lequel on les désigne généralement en français, est toutefois trompeur. Simples paysans, plus riches spirituellement qu'économiquement, la plupart d'entre eux vivaient autant de la pêche et de la chasse que d'une agriculture ingrate et aléatoire. Caréliens, voire Ingriens (l'Ingrie n'est autre que la région de Saint-Petersbourg), presque tous étaient de religion orthodoxe, quelques-uns même « vieux croyants ». Parmi eux, plusieurs aveugles : la cécité était fréquente dans ces populations, et comment, là encore, ne pas penser à Homère ? À noter enfin que nombre de ces paysans étaient des paysannes. La plus célèbre, l'Ingrienne Larin Paraske, était encore une enfant à l'époque de la parution du *Kalevala*, mais elle dictera aux collecteurs 32 000 vers de poésie lyrique et épique.

Des poèmes recueillis, Lönnrot publie plusieurs florilèges, puis ébauche un « *Prékalevala* » qu'il termine fin 1833 mais ne publie pas. En 1835, le 28 février – date dont l'anniversaire est célébré aujourd'hui en Finlande comme « jour du *Kalevala* » – paraît la première édition de son œuvre maîtresse. Il ne s'agit encore que de ce que la postérité appellera l'« *ancien Kalevala* » : 12 078 vers répartis en 32 chants. Poursuivant sa collecte, il publie en 1840 un trésor de la poésie lyrique populaire, la *Kanteletar*, dont le nom désigne l'« esprit féminin du kantele », cette cithare fennique dont on trouve l'équivalent chez certains des parents orientaux des Finnois et chez les Baltes. En 1849, le *Kalevala* paraît sous sa forme définitive : il comprend maintenant 50 chants, soit 22 795 vers.

En dépit de leur unité formelle, les poèmes populaires de type « kalévaléen », ceux qui ont été collectés sur le terrain, ne sont pas tous également anciens et ils véhiculent des thèmes d'origine fort diverse. Le folkloriste Matti Kuusi y distingue cinq strates. La plus ancienne, « préfennique », porte trace de rites et mythes chamanistiques communs à tout le Nord de l'Eurasie : thèmes cosmogoniques, mythe du grand cervidé, culte de l'ours. La seconde remonte à l'époque où les ancêtres des Fenniques et des Baltes – Litvaniens et Lettons, linguistiquement indo-européens – cohabitaient ou voisinaient étroitement : poèmes étiologiques, poème du grand Chêne, chants rituels de mariage... La troisième, avec les personnages de Väinämöinen et de Lemminkäinen, est un héritage de l'âge viking. Leur succèdent une strate « médiévale », caractérisée par l'apparition des thèmes chrétiens, et une strate « kalévaléenne tardive », postérieure à la Réforme. Cette dernière célèbre notamment des personnages historiques récents : Ivan IV, Charles XII, ou encore le légendaire « Jaakko Pontus », né de la confusion de deux personnages historiques, Ponthus de la Gardie, gentilhomme languedocien devenu connétable du roi de Suède, et son fils Jacques, qui entre autres exploits prit Moscou.

Les textes les plus tardifs n'ont pas été utilisés dans le *Kalevala*. Pour le composer, Lönnrot n'a retenu que les poèmes à ses yeux les plus authentiquement finnois, les plus archaïques, ceux qui témoignent d'une culture antérieure à la christianisation. Le *Kalevala* s'ouvre sur le récit de la création du monde ; il s'achève sur celui, transposé, déchristianisé mais reconnaissable, de la Nativité : quand l'enfant de Marjatta, « nouveau roi de Carélie », vient au monde, le vieux sage et mage Väinämöinen, déchu, monte dans sa barque et s'en va.

Entre ces deux événements on peut, en simplifiant à l'extrême, distinguer trois cycles principaux :

- Väinämöinen, le « sage éternel » né au commencement du monde de la vierge Ilmatar (vierge mère, fille de l'air ou plutôt du ciel), oblige le forgeron Ilmarinen à forger le *sampo*, moulin merveilleux ou peut-être coffre, qu'il a promis à Louhi, patronne de Pohjola (le Nord ? le pays des Lapons ?), dont il voudrait épouser la fille. Cette dernière lui préfère Ilmarinen. Devenu veuf, Ilmarinen se forge une femme en or. Déçu par sa froideur, il la propose à Väinämöinen qui n'en a cure. Il se rend alors à Pohjola dans l'espoir d'épouser la sœur cadette de la défunte. Éconduit, il transforme la jeune fille

en mouette. À son retour il décrit à Väinämöinen la prospérité que le sampo assure à Pohjola. Accompagnés de Lemminkäinen, les deux héros décident de conquérir cet objet magique, s'en emparent, mais rattrapés par Louhi, le laissent tomber dans la mer ;

- Lemminkäinen, pour se venger de l'inconstance de sa femme, aspire lui aussi à la main de la demoiselle de Pohjola. Au cours de l'un des « travaux » qu'il lui faut alors accomplir, il est tué et dépecé. Son corps disparaît dans le fleuve de Tuonela. Sa mère repêche les morceaux de son corps et lui rend la vie. Furieux de ne pas avoir été invité aux « noces de Pohjola », il s'y rend quand même, tue le maître du domaine, attirant sur les siens des représailles qui lui donneront à nouveau le désir de se venger. Pour ce faire, il participera à la conquête du sampo ;
- Kullervo, vendu tout jeune comme esclave à Ilmarinen, se venge des vexations que lui fait subir la femme de celui-ci, puis retrouve ses parents qu'il croyait morts, mais séduit sa sœur qu'il n'a pas reconnue. Il venge les malheurs de sa famille. De retour chez lui, il découvre cependant que les siens ont été massacrés et se suicide en se jetant sur son épée à l'endroit même où l'inceste a été commis.

Ces trois maîtresses branches portent une multitude de rameaux secondaires : mythe du grand chêne, histoire du jeune Lapon Joukahainen et de sa sœur Aino, poursuite de l'élan de Hiisi, quête du cygne de Tuonela (qui a inspiré à Sibelius l'un de ses plus célèbres poèmes symphoniques), descente de Väinämöinen dans le corps du géant Vipunen, invention du kantele, quête de la lune et du soleil cachés dans la montagne par Louhi...

Dans la tradition populaire, ces divers épisodes sont indépendants. Leur synthèse est l'œuvre de Lönnrot qui n'a pas hésité à raccorder les uns aux autres des poèmes différents, à interpoler ici ou là des passages hétérogènes, à fondre plusieurs personnages en un seul, à composer lui-même en cas de nécessité des vers de liaison. Lui revient également le mérite d'avoir su, sans lui ôter sa saveur, harmoniser la langue. À son époque, il n'y avait pas encore de finnois standard et les poèmes qu'il utilisait ne provenaient pas tous de la même province. La plupart, recueillis de l'autre côté de la frontière orientale du Grand-Duché, étaient du reste en carélien, dialecte assez différent du finnois occidental pour être considéré par certains comme une langue à part entière.

Tous ces poèmes avaient cependant en commun une forme. Le vers traditionnel – celui que nous appelons après coup « kalévaléen » – assurait à l’avance l’unité de l’ensemble. Octosyllabe normalement trochaïque, il s’accorde à la prosodie naturelle de la langue : en finnois, l’accent démarcatif porte sur la première syllabe du mot dont un accent secondaire frappe les autres syllabes impaires ; en outre voyelles brèves d’une part, voyelles longues et diphtongues d’autre part s’opposent, comme dans les prosodies grecque et latine. Si le schéma trochaïque était régulièrement respecté, le vers kalévaléen serait d’une grande monotonie. En réalité il n’en est rien grâce à des licences qui s’expliquent si l’on se souvient qu’à l’origine les poèmes populaires étaient chantés. La mélodie pouvait imposer un rythme effectivement trochaïque à un vers qui ne l’était pas strictement.

Deux procédés de style sont par ailleurs largement utilisés : l’allitération et le parallélisme.

L’allitération concerne les syllabes initiales : deux ou trois des mots constituant le vers commencent par le même phonème, le même groupe de phonèmes : *vaka vanha Väinämöinen* — *vieillard vaillant, Väinämöinen*. Elle renforce la cohérence d’un vers qui ignore la rime. Comme la rime, elle crée un écho entre des syllabes accentuées. On pourrait parler de rime intérieure initiale.

Le parallélisme consiste en la reprise, d’un vers à l’autre, d’une même idée, d’une même image, d’une même figure syntaxique avec des mots différents. Ainsi dès le préambule du *Kalevala*, que nous citerons dans la traduction de Jean-Louis Perret :

*Voici qu’un désir me saisit,
L’idée m’est venue à l’esprit
De commencer à réciter,
De moduler des mots sacrés,
D’entonner le chant de famille,
Les vieux récits de notre race ;
Les mots se fondent dans ma bouche,
Les paroles lentement tombent,
Elles s’envolent de ma langue,
Se dissipent entre mes dents.*

*Mieleni minun tekevi,
 aivoni ajattelevi
 lähteäni laulamahan,
 saa'ani sanelemahan,
 sukuvirttä suoltamahan,
 lajivirttä laulamahan.
 Sanat suussani sulavat,
 puhe'et putoelevat,
 kielelleni kerkiävät,
 hampahilleni hajoovat.*

Le *Kalevala* est-il l'œuvre d'une nation ou d'un homme ? On reproche parfois à Lönnrot d'avoir falsifié la poésie populaire, à son épopée d'être trop touffue, encombrée de longueurs et finalement peu lue. En valorisant la langue finnoise et la tradition orale, en glorifiant un passé légendaire, en faisant de la lutte entre Kalevala et Pohjola le thème unificateur de son poème, Lönnrot a cependant donné à une communauté encore en quête de son identité une épopée nationale désormais incontournable. Œuvre emblématique, le *Kalevala* est devenu l'une des principales sources d'inspiration de la culture finlandaise, qu'il s'agisse de littérature, de musique, de chorégraphie, de cinéma. En Finlande, même la publicité s'inspire volontiers du *Kalevala*.

Mais le rayonnement de celui-ci s'étend bien au-delà des frontières du pays. En Suède, il inspire dès sa parution de nombreux artistes. En France, Léouzon le Duc en publie dès 1845 une première traduction, suivie en 1867 d'une seconde, celle de la version définitive. Alexandre Dumas (qui, bien sûr, ne savait pas un mot de finnois) y va de sa plume lui aussi en adaptant en alexandrins le premier chant du poème. Depuis lors le *Kalevala* a été traduit dans une quarantaine de langues.

Ce succès international ne se limite pas à des traductions. L'exemple de Lönnrot a inspiré des œuvres originales dont la première fut, en Amérique, le *Chant de Hiawatha*, que Longfellow, en 1855, composa en vers trochaïques à partir de légendes indiennes (et dont Baudelaire traduisit un passage). En France, deux des *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, *Le Runoia* et *Les Larmes de l'ours*, font écho – de manière étrange au demeurant – au *Kalevala*. Sœur de la Finlande, l'Estonie se devait d'avoir elle aussi son épopée nationale tirée de la tradition orale : ce fut le *Kalevipoeg* (1857-1861), versifié par

F. R. Kreutzwald et traduit récemment en français. Au XX^e siècle, la même ambition animera plusieurs écrivains finno-ougriens de Russie. Paru en 1960, le poème *Siyajar*, tiré du folklore par le Mordve V. Radaïev, a été salué comme la « troisième épopée finno-ougrienne ».

Pour les spécialistes du folklore, le *Kalevala*, on l'aura compris, n'est pas une source fiable. En revanche, recueillis par Lönnrot, par ses prédécesseurs et par ses émules, environ 100 000 poèmes de tradition orale, non retouchés et tous composés dans le vers traditionnel « kalévaléen », ont été rassemblés, de 1908 à 1948, dans les 34 in-quarto des *Vieux Poèmes du Peuple de Finlande* (*Suomen Kansan Vanhat Runot*). C'est là que, pour la déposer sur le gâteau, nous cueillerons la cerise tourangelle promise dans notre titre.

Nous interrogeant, il y a une vingtaine d'années, sur « les sources chrétiennes des poèmes « kalévaléens », nous nous demandions si, à côté des influences de la chrétienté orientale, évidentes chez les Caréliens et Ingriens orthodoxes, il n'était pas possible de déceler aussi, dans une partie des textes, les vestiges de légendes héritées de l'époque où la Finlande, province du royaume de Suède, se trouvait dans la mouvance de Rome. Nous rappelions qu'au Moyen Âge des missionnaires étaient venus en Scandinavie d'Allemagne, de Flandres, mais aussi parfois de France ; que les dominicains avaient fondé un monastère à Turku (Abo) en 1249 et un autre à Viipuri (Viborg en suédois, Vyborg en russe) en 1392 ; que Matti Kuusi, commentant ces poèmes, remarquait que « *les noms catholiques* (dont il citait une dizaine) *prévalaient dans tout l'espace linguistique finnois, les noms orthodoxes étant limités aux pourtours orientaux du pays* ». Un nom manquait à sa liste. Nous aurions pu nous en étonner compte tenu de son importance, mais avouons-le tout net : nous contentant de ce que nous trouvions dans la Kanteletar et dans quelques anthologies, nous n'avions pas pensé à le chercher.

La Réforme a supprimé le culte des saints, mais les Finlandais n'ont jamais cessé de se souhaiter leur fête. Celle des Martin – le « jour de Martin » (*Martinpäivä*) – est fixée au 10 novembre.

Dans toute l'Europe catholique, de très nombreuses églises ont saint Martin pour patron, d'où la fréquence de ce nom dans la toponymie. En fut-il jamais de même en Finlande ?

Saint Martin, à cheval et partageant son manteau, figure sur le blason de deux localités finlandaises. L'une se nomme Marttila, nom formé sur Martti «Martin», augmenté du suffixe *-la* qui indique un nom de lieu (ainsi : Kalevala, «pays de Kaleva»). Sa vieille église portait bien au Moyen Âge le nom de saint Martin. L'autre est la bourgade de Raisio. Son église médiévale, dont il ne reste que la sacristie retrouvée en 1937, fut consacrée à saint Martin au début du XV^e siècle. Le mendiant rencontré à la porte d'Amiens figure également sur le blason de la cité. Le nom de Martin est par ailleurs attaché, de l'autre côté du golfe de Finlande, à l'une des plus anciennes églises d'Estonie, celle de Valjala dans l'île de Hiiumaa, la *Käina Martini kirik*, dont la construction débuta en 1227. Lors de la Réforme, les images des saints furent bannies des églises. Non pas détruites mais reléguées hors du sanctuaire. De saint Martin, nous en connaissons au moins une : celle, en bois, qui se trouve à gauche de la porte de la sacristie, dans l'église de Tammela.

Mais revenons à la poésie kalévaléenne.

Il y a un quart de siècle, dépouiller les 34 volumes des *Vieux poèmes du peuple de Finlande* eût exigé un travail de fourmi dépassant largement le cadre que nous nous étions fixé. Aujourd'hui, le corpus complet des 100 000 poèmes est «en ligne» et il suffit de quelques clics pour y dénicher les occurrences de *Martti*. Nous en avons trouvé 86, dans des textes originaires des régions les plus diverses, de l'Estonie au Sud à la Carélie, de la Mer Blanche au Nord en passant par l'Ingrie, le Savo, l'Ostrobotnie, la Laponie. Certaines concernent de simples mortels, des villageois objets de louanges ou de railleries, mais dans une bonne trentaine, c'est bien de notre saint Martin qu'il s'agit.

Que nous disent ces poèmes ?

Certains, de quelques vers, forment un dicton :

*Martti maalle, Katri jäälle,
Paimenet kylän kululle,
kalamiehet kankahalle*

*Martti (arrive) sur la terre, Katri sur la glace,
les bergers (vont) se promener (toucher leur salaire ?) au village,
les pêcheurs sur la lande.*

Selon que l'on voit dans *kululle* l'allatif de *kulku* « marche, promenade » ou celui de *kulu(t)* « dépenses, versement », deux interprétations du deuxième vers sont possibles. Quoi qu'il en soit, comme l'écrit Henni Ilomäki, est évoqué, dans ce dicton aux multiples variantes, le moment où le sol, boueux à l'approche de l'hiver, durcit et permet de se déplacer, où il convient de disposer sur les lacs et cours d'eau les jalons destinés à marquer les routes qui s'ouvrent sur la glace, où les bergers rentrent au village pour y toucher leur salaire, où la pêche en eau libre devenant impossible, les pêcheurs regagnent la terre ferme. Martti et Katri, ce sont, bien sûr, Martin et Catherine – la Saint-Martin et la Sainte-Catherine. À leurs noms s'ajoutent souvent ceux de Simon (Simo), d'André (Antti) et de Nicolas (Nikolaus) :

*Simo siltoja tekepi,
Martti maata vahvistaapi,
Antti aisoja panee,
Nikolaus nivoopi kiinni.*

*Simon construit des ponts (en gelant lacs et rivières),
Martin affermit la terre,
André met des brancards,
Nicolas (les) attache.*

D'un texte à l'autre, nous trouvons bien là, dans l'ordre, les principales fêtes de l'automne : la Saint-Simon (28 octobre), la Saint-Martin (11 novembre), la Sainte-Catherine (25 novembre), la Saint-André (30 novembre), la Saint-Nicolas (6 décembre).

D'autres poèmes, plus longs, étaient jadis récités ou chantés lors d'une fête populaire qui, en Finlande, a aujourd'hui disparu, mais qui, en Estonie, connaît un véritable renouveau. Le 10 novembre, les jeunes gens (aujourd'hui les enfants en Estonie), masqués et déguisés, allaient de maison en maison en demandant la charité. Ces faux mendiants, en estonien, sont appelés *mardid* (singulier *mart*), les « martins », ou *mardisandid* (singulier *mardisant*) les « saint-martins ». Au cours de ce rituel facétieux, ils commençaient par saluer le maître et la maîtresse de céans, les interrogeaient sur la bonne tenue de la maison, puis présentaient leur requête : selon que l'on se montrait généreux ou non, ils terminaient par des remerciements et des vœux de prospérité ou par des injures et

des malédictions. Il ne fait guère de doute que cette coutume correspond à la Quadragésime du petit carême, autrement dit au carnaval de la Saint-Martin, si vivant encore en Allemagne, en Suisse, en Autriche. Aujourd'hui, pour un Estonien, le mot *mart* désigne d'abord un mendiant, un miséreux, un invalide.

En Estonie et en Finlande, il y avait corrélation, parallélisme et contraste, entre le « jour de Martin » et le « jour de Catherine ». L'un et l'autre, on pratiquait la divination. L'un et l'autre, on se déguisait, on défilait en cortège, on chantait ces chants traditionnels. Mais le « jour de Martin » était une fête des garçons, où l'on mangeait de la viande, où le rituel était censé favoriser la fertilité des champs, que les hommes cultivaient. Le « jour de Catherine » était une fête des filles, où l'on mangeait de la bouillie de gruau, où le rituel devait assurer la prospérité du bétail, dont les femmes étaient responsables. La coutume de manger l'oie de la Saint-Martin (*Martin hanhi*) est également connue en Finlande, comme elle l'est en Suède et dans les pays de langue allemande, mais on ne la rattache plus à saint Martin.

Dans ces poèmes, il est parfois dit que Martin, venu du ciel, apporte des verges pour fouetter les petits enfants. Ainsi en finnois :

*Mist on Martti maalle tullut ?
Martti on tullut taivahasta,
tuonut vitsat tullessaan,
koivunoksat kotontaa,
millä pienii pieksetää,
vakahaisii vaalita*

*D'où Martin est-il venu sur la terre ?
Martin est venu du ciel,
il a apporté des verges en venant,
des branches de bouleau de chez lui
avec lesquelles fustiger les petits,
soigner les petiots.*

S'agit-il de les fouetter pour les punir ? Ou, comme ces « branches de bouleau » peuvent le suggérer, de les fustiger, comme on le fait au sauna, non pour faire mal mais pour faire du bien en activant la sudation ? Si, comme il est vraisemblable, la première hypothèse est la bonne, si saint Martin est à

l'occasion un père Fouettard, faut-il alors se souvenir que Martin, en français, était jadis le surnom du bâton, comme l'atteste, souvenons-nous, La Fontaine dans *l'Âne et le Petit Chien* :

*... holà, Martin-bâton!
Martin-bâton accourt, l'âne change de ton.*

Et nous pensons alors au diminutif de Martin : le martinet.

Mais s'agit-il seulement de punir ? Car un rapprochement vient à l'esprit avec le personnage à la fois bénéfique et maléfique qui, dans le sud de l'Allemagne, porte le nom de *Pelzmärtel*, *Nussmärtel*, *Pelznickel*. *Märtel*, c'est le diminutif de Martin, *Nickel* celui de Nicolas. Le 11 novembre ou le 6 décembre, le *Pelzmärtel* apporte des noisettes et des fruits aux enfants sages, d'où son autre nom de *Nussmärtel*, mais est également porteur d'un bâton, d'une verge (*eine Rute*), dont il se sert pour châtier les mauvais garnements. Le premier composant de *Pelzmärtel*, qui pour un Allemand d'aujourd'hui signifie « fourrure », viendrait en fait, selon certains, d'un verbe *pelzen* qui, en moyen allemand occidental, signifie « battre, bastonner ». En Souabe, le *Belzmärte* est le méchant compagnon de Nicolas. Ce que le père Fouettard est au père Noël.

En Finlande, comme du reste en Allemagne, divers indices donnent à penser que la figure de saint Martin a pu se superposer à une figure mythique plus ancienne, dont le souvenir transparaîtrait dans certains de nos poèmes « kalévaléens » :

*Ei ole Martti maasta tullut,
Martti on tullut taivahasta,
kultaista korentaa myöte,
hopiaista ortta myöten,
vaskista vartta myöten.*

*Martti n'est pas venu de la terre,
Martti est venu du ciel
le long d'une perche d'or,
le long d'une tringle d'argent
le long d'une tige de cuivre.*

Perche d'or, tringle d'argent et tige de cuivre ont été rapprochées de la colonne qui, dans plusieurs mythes du nord de l'Eurasie, supporte le ciel et qu'un être fabuleux, divin le plus souvent, emprunte pour descendre sur la terre.

Il n'est pas non plus exclu que la Saint-Martin, à l'origine, ait été associée aux cérémonies païennes qui, passé l'équinoxe d'automne, marquaient la fin des travaux agricoles, l'entrée dans la saison froide, dans la période des jours sombres, et surtout dans le « temps des âmes », c'est-à-dire des morts (*hingede aeg* en estonien, *kekri* en finnois). En finnois, *marraskuu* « novembre » est formé de *kuu* « mois » et de *marras* « mort, défunt ». Ce dernier mot est tenu pour un emprunt ancien et remonterait à un protoiranien **martas*, issu lui-même d'un indo-européen **m^ortós* dont le latin *mortuus* serait également l'avatar. En estonien, *mardus* désigne le fantôme, le revenant. Or si en estonien « novembre » se dit aujourd'hui *november*, on trouve dans la langue populaire les noms de *mardikuu* et *martnakuu* qui signifient clairement « mois de (saint) Martin ».

Mais pourquoi le « jour de Martin » et non pas la Saint-Martin ? Pourquoi le 10 novembre et non pas le 11 ?

C'est qu'un Martin peut en cacher un autre. Celui qui fait de l'ombre à notre Tourangeau, c'est son homonyme, né le 10 novembre, baptisé le lendemain, ce qui lui valut de porter son nom. Si une église de Turku le porte elle aussi, il ne convient pas de l'appeler en français Saint-Martin. Elle fut inaugurée, le 12 novembre 1933, pour le 450^e anniversaire de la naissance de Luther.

Vous le voyez : tous les chemins mènent à Tours, même ceux qui passent par le *Kalevala*.

Mais pour fermer la parenthèse et pour conclure, citons un autre Pannonien, le grand écrivain hongrois Dezső Kosztolányi qui résuma d'une phrase l'extraordinaire destin de l'œuvre de Lönnrot : « *La Finlande est née d'un poème* ».